

Pendant la route, le général fit plus ample connaissance avec le soldat, qui avait fait, comme lui, la campagne de Crimée ; la réserve poli du soldat, ses réponses claires et modestes, son ensemble honnête et intelligent plurent beaucoup au général, facile à engouer et toujours extrême dans ses volontés ; il résolut de l'attacher à son service.

Ils arrivèrent aux eaux de Bagnols, près d'Alençon.

En quittant la gare, le soldat voulut prendre congé du général.

LE GÉNÉRAL.

Comment ! Pourquoi voulez-vous me quitter ? Vous ai-je dit ou fait quelque sottise ? Me trouvez-vous trop ridicule pour rester avec moi ?

LE SOLDAT.

Pour ça, non, mon général ; mais je crains d'avoir déjà été bien indiscret en acceptant toutes vos bontés, et...

LE GÉNÉRAL.

Et, pour m'en remercier, vous me plantez là comme un vieil invalide plus bon à rien. Merci, mon cher, grand merci.

LE SOLDAT.

Mon général, je serais très heureux de rester avec vous.

LE GÉNÉRAL.

Alors, restez-y, que diantre !  
Le soldat regardait d'un air indécis Moutier, qui retenait un sourire et qui lui fit signe d'accepter. Le général les observait tous deux, et, avant que le soldat eût parlé :

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure ! c'est très bien. Vous restez à mon service ; je vous donne cent francs par mois, défrayé de tout ! Quoi, qu'est-ce ? Vous n'êtes pas content ? Alors je double : deux cents francs par mois.

LE SOLDAT.

C'est trop, mon général, beaucoup trop ; nourrissez-moi et payez ma dépense ; ce sera beaucoup pour moi.

LE GÉNÉRAL.

Comment, vous appelez-vous (s'adressant au soldat) ?

LE SOLDAT.

Jacques Dérigny, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Je ne peux pas vous appeler Jacques, pour ne pas confondre avec mon petit ami Jacques ; vous serez Dérigny pour moi et pour Moutier.

Ils arrivèrent au grand hôtel de l'établissement, le général arrêta pour un mois le plus bel appartement au rez-de-chaussé et s'y établit avec sa suite.

Le séjour aux eaux se passa très-bien pour le général qui s'amusa de tout, qui faisait et qui disait des originalités partout, qui demandait en mariage toutes les jeunes filles au-dessus de quinze ans, qui invitait toutes les personnes gaies et agréables à venir le voir en Russie, à Gromilina, près Smolenks, qui mangeait et buvait toute la journée. Moutier et Dérigny passèrent leur temps posément, un peu tristement, car Moutier attendait avec impatience l'heure du retour, qui devait le ramener et le fixer à jamais à l'Age-Gardien, près d'Elfy ; et Dérigny était en proie à un chagrin secret qui le minait et qui altérait même sa santé. Moutier chercha vainement à gagner sa confiance ; il ne put obtenir l'aveu de ce chagrin. Le général lui-même eut beau demander, presser, se fâcher, menacer, jamais il ne put rien découvrir des antécédents de Dérigny. Jamais aucun manquement de service ne venait agacer l'humeur turbulente du général ; jamais Dérigny ne lui faisait défaut ; toujours à son poste, toujours prêt, toujours serviable, exact, intelligent, actif, il était proclamé par le général la perle des serviteurs ; du reste, insouciant pour tout ce qui ne regardait pas son service, il refusait l'argent que lui offrait le général ; et quand celui-ci insistait :

« Veuillez me le garder, mon général ; je n'en ai que faire à présent. »

Quand vint le jour du départ, le général était radieux. Moutier bondissait de joie, Dérigny restait triste et grave.

On partit enfin après des adieux triomphants pour le général, qui avait répandu l'or à pleines mains à l'hôtel, aux bains, partout.

Plus de deux cents personnes le conduisirent avec des bénédictions, des supplications de revenir, des vivats, qu'il récompensa en versant dans chaque main un dernier tribut de la fortune à la pauvreté.